Rideau rouge et noir sur Bogota

COMPÉTITION • *«La Sangre y la Lluvia» est un film coup de poing dénonçant la violence qui gangrène la capitale colombienne. Entretien avec Jorge Navas.*

PROPOS RECUEILLIS PAR
SAMUEL JORDAN

Noir de noir. «La Sangre y la Lluvia», film du Festival international de films de Fribourg en compétition, ne laisse pas de place à la couleur, si ce n'est le rouge sang. Pas étonnant: l'opus du Colombien Jorge Navas se déroule en intégralité de nuit et sous la pluie. Dans une ambiance funeste et apocalyptique.

Le film suit, l'espace d'une nuit, les tribulations de deux anti-héros, dans la pure tradition espagnole des personnages picaresques: le chauffeur de taxi Jorge, complètement dépassé par les événements et Angela, artiste noctambule toxicomane à la dérive. Des paumés solitaires que rien ne rapproche et qui s'apprivoisent peu à peu comme deux chiens errants.

On ne ressort pas indemne de cette plongée vertigineuse dans la jungle violente et décadente de Bogota. On est carrément heureux de s'en extirper après 90 minutes: même si l'on se sent fatigué, cabossé et trempé jusqu'à la moelle. Comme après une nuit blanche truffée d'excès. Pour son premier long-métrage de fiction, Jorge Navas, 36 ans, frappe un grand coup qui laisse augurer de beaux lendemains et fait honneur aux réalisateurs qu'il admire: son compatriote Victor Gaviria et les américains Ferrara et Lynch. Entretien.

Jorge Navas. Votre film ne donne pas vraiment envie de passer sa lune de miel à Bogota. On n'entrevoit rien de cette belle ville, si ce n'est la triste noirceur mouillée de ses rues et les individus peu recommandables qui s'y terrent…
Je ne fais pas du cinéma pour embellir la réalité. Pour cela, il existe des publicistes qui font bien leur boulot en vendant des pays parfaits et des familles heureuses. Je sais de quoi je parle, puisque j'exerce aussi cette activité alimentaire. En tant que réalisateur, j'ai ressenti le besoin de transposer sur la pellicule la violence qui transpire des pores de Bogota. J'ai voulu montrer, sans concession, le côté obscur de la ville dans laquelle je vis au quotidien. Dans mon film, il n'y a rien d'exagéré, rien d'inventé. C'est de la simple observation d'une situation que j'exècre.

Je n'ai pas envie d'infliger toute cette violence à mon bébé

Vous semblez révolté par cette réalité…
Ma ville adorée me fait mal. Je souffre de ne pouvoir me déplacer sans risque autour de mon domicile. J'ai toujours peur que l'on me vole, que l'on m'agresse. Et pourtant, je ne suis pas de nature anxieuse. Je n'ose pas prendre un taxi, de crainte de tomber sur des malfrats qui me dévaliseront. Cette situation me pèse particulièrement depuis que j'ai un bébé. Je n'ai pas envie de lui infliger tout cela.

On le devine entre les lignes. Votre film est également une réflexion sur la tragédie de la guerre civile colombienne…
Tout à fait. Il montre de façon sous-jacente – malgré ce que l'on veut nous croire – que le conflit gagne en intensité et se transpose des campagnes aux villes. La situation a empiré avec la démobilisation récente des milices paramilitaires. Abandonnés à eux-mêmes, les ex-combattants ont investi les cités. Comme on peut le voir implicitement dans mon film, ils ont par exemple pris le contrôle sur certaines compagnies de taxis. Et organisés en armées mobiles de l'ombre, elles livrent une guerre sans merci aux délinquants historiques pour le contrôle des quartiers. Dans la fureur et le sang.

Jorge Navas, le chauffeur de taxi porte votre prénom, est-ce un film autobiographique?
D'une certaine manière, oui. Je n'ai pas vécu ce que vit mon personnage principal. Mais je l'ai vu de loin, quand j'avais l'habitude d'arpenter de nuit les rues de Bogota. Il faut aussi dire que mon entourage n'a pas été épargné par la violence: ma mère, juge, a reçu des menaces, mon grand-père a été enlevé et des proches ont été assassinés. J'ai en outre vécu il y a quelques années une relation avec une femme qui m'a inspiré la figure d'Angela.

Comment s'est déroulé le tournage?
Cela n'a pas été aisé. J'ai filmé dans des quartiers dangereux. J'ai dû demander la permission aux chefs de bandes qui les contrôlent. Pendant le tournage, nous avons en outre bénéficié d'une escorte de l'armée.

Votre film, plutôt que de montrer avec force hémoglobine la violence, préfère la suggérer, pourquoi ce choix?
Je n'ai pas voulu faire un film d'action superficiel et caricatural comme il s'en fait trop chez moi, plein de poursuites et de fusillades. J'ai préféré une narration lente, introspective, qui explore les états d'âme des victimes et suscite une empathie auprès du public.

En parlant de public, comment vos compatriotes ont-ils accueilli «La Sangre y La Lluvia»?
Le film a provoqué une importante polémique en Colombie. On m'a reproché de donner une mauvaise image de Bogota. Sur le plan comptable, avec 100 000 entrées pour un coût de plus de 1 mio de dollars, le projet n'a pas répondu aux attentes. Mes compatriotes ne sont pas habitués aux films d'auteurs, trop rares dans mon pays. Ils préfèrent l'action pure et la comédie. Ils ont trouvé mon opus étrange et ennuyeux (rires). En revanche, j'ai bénéficié de bonnes critiques internationales qui m'encouragent à poursuivre. Toujours dans le registre noir, mais avec un aspect plus fantastique. Mon second long-métrage traitera métaphoriquement de vampires.

> Vendredi, 17 h 30, Rex 1

Jorge Navas, 36 ans, filme l'amour et la solitude dans la nuit violente de Bogota. ALAIN WICHT

MAGAZINE
>LE BLOG
> www.laliberte.ch/magazine

RADIO

«Les Zèbres» s'abreuvent à la source du FIFF

SAMUEL JORDAN

Tina, 12 ans, est inquiète: «Et si je me plante? Qu'est-ce qu'on dira?» David, du haut de ses 13 ans, fait dans le registre vieux briscard: «Moi? Même pas peur et pas nerveux du tout!»

La scène se passe dans un studio temporaire, installé dans l'une des alcôves de l'Ancienne Gare à Fribourg. Les deux ados font partie d'un groupe de treize écoliers du Cycle d'orientation de Domdidier. Couvés des yeux par leur enseignant Francis Moret, ils s'apprêtent à participer en direct à la célèbre émission «Les Zèbres» de la Radio suisse romande – qui s'invite jusqu'à vendredi au Festival international de films de Fribourg (FIFF).

Il est 11 h 50 en ce mardi. Plus que dix minutes avant le coup de feu des «Zèbres». Les jeunes sont installés sur des cubes moelleux agencés en carré dans le studio. Certains font les pitres, une manière comme une autre d'évacuer l'appréhension. Quelques-uns sourient, d'autres sont plus figés. Tina, qui va lancer l'émission avec un de ses camarades, commence à se relaxer: «C'est vraiment trop cool d'être avec Jean-Marc Richard, j'y croit pas», glisse-t-elle avec un joli sourire.

En vrai pro, l'animateur détend l'atmosphère. «Nicolas, tu peux encore bâiller, mais plus après!» Une boutade qui fait piaffer de rire le groupe in corpore et l'apaise par la même occasion. Opération réussie.

Ce n'est pas un mythe: le père des «Zèbres» connaît par cœur tous les prénoms de ses petits protégés, alors qu'il vient de les rencontrer, deux heures plus tôt. On s'incline. Pour se fondre dans le décor du FIFF, Jean-Marc Richard se la joue couleur locale. Jeans, chaussures de trekking, pull-over bleu en alpaga: on le croirait en partance imminente pour un reportage dans les Andes.

Il est 12 h 05, place aux «Zèbres» et au traditionnel «vrai-faux». La question piège du jour? Est-il vrai qu'à ses débuts, le FIFF s'appelait festival de films du tiers-monde? «Faux», décrète un écolier: «Parce qu'en Afrique, ils n'ont pas d'argent pour faire du cinéma!» Même s'il n'a pas tout à fait tort dans son analyse, le jeune chroniqueur donne la mauvaise réponse. Comme l'explique Jean-Marc Richard, qui sait de quoi il parle: il a participé, comme présentateur, à la première édition du FIFF en 1980. «C'est un véritable retour aux sources qui me comble.»

Jean-Marc Richard et les «Zèbres» à l'Ancienne Gare. ALAIN WICHT

On philosophe ensuite sur Dieu. Pourquoi n'a-t-il pas de parents? Les avis fusent: «Il faut aller lui demander»; «il vient peut-être d'une autre planète»; «je m'en fiche, je ne crois pas en Dieu»… Puis le débat du jour nous apprend que les ados ne vont pas beaucoup au cinéma. Mais qu'ils adorent les séries américaines, Dr House en tête, et les documentaires animaliers.

12 h 30, l'émission laisse la place aux nouvelles de Suisse et du monde. La joyeuse assemblée frappe des mains pour clore l'événement comme il se doit. «Ouf! C'est fini, j'ai bien transpiré, mais c'était génial, ça donne envie de faire de la radio», exprime Tina, pas près d'oublier cette journée. C'est l'heure du débriefing avec le grand Zèbre: «Malgré une petite fébrilité initiale, vous avez été tip top les enfants. J'ai eu beaucoup de plaisir à être avec vous aujourd'hui. Bravo», félicite l'animateur.

A l'heure des au revoir, Antoine, 13 ans, n'en croit pas ses oreilles de petit Zèbre. Il repart avec une dédicace de son idole : «C'est ma seconde autographe de Jean-Marc Richard. Comme la première, je vais l'encadrer et l'afficher dans ma chambre!»

L'émission des «Zèbres» de la Radio suisse romande a lieu tous les jours jusqu'à vendredi, de 12 h à 12 h 30, à l'Ancienne Gare à Fribourg. Elle est accessible au public.